

**Zeitschrift:** Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique  
**Band:** 59 (1930)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Un retour  
**Autor:** Voirol, Edgar  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1040849>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 15.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN

## PÉDAGOGIQUE

Organe de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

---

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. —  
Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

---

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1<sup>er</sup> doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 3 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey*, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque IIa 153.

Le *Bulletin pédagogique* et le *Faisceau mutualiste* paraissent le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du *Bulletin* et 5 du *Faisceau*.

---

**SOMMAIRE.** — *Un retour.* — *Surmenage et « malmenage » scolaires.* — *Le concours de composition de l'Association « Semaine suisse ».* — *Bibliographies.* — *Avis aux abonnés.* — *Société des institutrices.*

---

*A la chère mémoire d' Aimé Perrottet.*

## UN RETOUR

*L'immoralité, c'est de préférer  
le visible à l'invisible.*

LÉON BLOY

Dans les couloirs, où les voyageurs se pressaient déjà, — courbés sous les bagages, avec des regards aigus vers les glaces baissées, l'esprit comme en estafette dans la ville promise, — Charles Godel parcourut le post-scriptum d'une lettre qu'il avait tirée de sa poche : « Les élèves rentrent le cinq mars, venez le quatre. » Le train stoppa si brusquement que la foule confiante s'écrasa sur les banquettes dans un tumulte de colis bousculés, de corbeilles grinçantes. A la stupeur succéda une fièvre de mouvement si vive que la portière en fut obstruée. Des femmes impatientes poussaient leurs enfants, leurs bonnes, montaient au dehors, augmentaient la confusion, malgré

les blâmes, les cris ; il fallut les remontrances d'un contrôleur pour rétablir l'ordre compromis.

Au bas des escaliers reliant la ville et la gare élevée sur une esplanade, il découvrit l'autobus qui dessert Bellerive. Sa petite valise de cuir artificiel ornée d'un miroir en losange sur les genoux, les yeux comme tournés vers l'intérieur, Charles Godel resta indifférent aux passagers qui le dévisageaient : bourgeois qui regagnent leurs résidences sises aux confins de la ville, étudiants superbes de vanité, campagnards flanqués de colis malodorants.

On lui donnait vingt ans, bien qu'il fût un peu plus âgé. Cet air de jeunesse émanait de toute sa personne, de ses cheveux plats ramenés sur le front, de ses yeux toujours mouillés, de sa bouche, où, suivant le spectacle de la rue, les conversations en train, passait un fin sourire qu'il écrasait entre ses lèvres minces et qui mourait à la commissure gauche. Une cravate de toile blanche rendait moins austère son veston de velours uni et noir à col fermé.

Il avait, à cause de la chaleur précoce, enlevé son manteau qu'il tenait, roulé sous le bras, mais surtout parce que sa mère, — pleine de bonnes intentions, — en avait orné le col d'une dépouille de lapin au pelage maigre, sans couleur déterminée, — un blond sale, écœurant, — et parce que les manches trop courtes laissant passer celles du veston lui imposaient, pour les dissimuler, un mouvement d'épaule incessant qui risquait de devenir un tic. Ce manteau qui lui donnait une contenance, comme les gants trop petits ou dépareillés, — empruntés par coquetterie ou reçus par bienveillance, — assurent le maintien des étudiants pauvres, il le mettait à contre-cœur, s'obstinant à le porter négligemment sur l'avant-bras.

Il y avait dans ses gestes, son attitude, quelque chose d'effacé, de timide, cette douceur résignée et fatale qu'infuse l'indigence. Mais s'il souffrait de cette humiliation, couvrant de regards honteux, à la dérobée, ses chaussures vulgaires, les bottines fauves et les chaussettes multicolores de ses arrogants voisins, ses pantalons distendus aux genoux, grotesques et luisants à force de soins, de réparations, il s'enorgueillissait de son esprit qu'il croyait précieux. En ce domaine interdit aux profanes, il osait tout, il ne subissait aucune contrainte, il possédait ce que les riches avec leurs millions ne peuvent ni acquérir à prix d'or pour eux-mêmes, ni créer, à temps perdu, pour leurs enfants : une âme ailée, divine, qui pense et qui sent. Aussi dans ce compartiment où les corps se gênaient, où les yeux déchiraient les enveloppes humaines, fouillaient les entrailles, — si brûlants, si collés aux membres qu'ils en arrachaient la peau, — les rôles authentiques se trouvaient renversés. Charles Godel dominait toutes ces dupes parce qu'il en riait sous cape, parce qu'il les plaignait, de haut, parce qu'il les démontait comme des jouets d'enfants sans mystère : toutes les pièces sont sur le tapis ; le ressort aussi, misérable. Il consulta sa montre.

Il était cinq heures du soir. Dans un ciel tout en or, le soleil, composé de cercles concentriques, mobiles et rougeâtres, tombait lentement. La neige que les premiers vents chauds léchaient mal, emplissait encore les cuvettes, rehaussait de clarté les bois tournés au nord, et les taches blanches, jusqu'à former un jeu de dames capricieux où les pommiers solitaires ne marchaient plus, augmentaient de surface, étouffaient le sol sur les collines environnantes. Les champs, d'un blond fauve qu'une verdure souterraine animait, frôlés obliquement par les rayons, palpitaient de vie renouvelée. Aux fenêtres, tour à tour obscurcies par l'ombre des forêts qui bordent à certains endroits la route ou saturées de lumière aveuglante, le paysage se déroulait voilé d'une imperceptible brume poussiéreuse.

Charles Godel ne perdait rien, entre ses paupières mi-closes, de cet enchantement printanier si propre à réveiller dans l'âme des forces dormantes et des merveilles de sentiments, — toute une floraison tenue en réserve, dans les profondeurs insondables, et qui, suscitée, s'élève, se déploie, s'épanouit. Il ne put aussitôt marcher lorsqu'il descendit de la voiture, mais dut s'adapter au sol, faire violence à ses pensées.

Le soleil roulait à l'horizon, parmi les vergers et les sapinières clairsemées.

A un contour, la route plonge dans le coteau abrupt qui emprisonne la Sarine. Il sembla au voyageur que la fraîcheur de l'air l'empoignait par les épaules, le précipitait en avant. Sur un arbre, dont la tête, comme un bouquet, flambait dans la lumière, un merle reprenait son chant, le complétait, l'interrompait ironiquement par une cadence gamine. Charles Godel s'arrêta, mais l'oiseau prit son vol, se posa, très loin, sur une cime invisible d'où les sons n'arrivaient qu'assourdis et allégés, et il marcha moins vite, moins bruyamment pour ne pas étouffer cet appel d'en haut. Lorsque les frênes tout encombrés de tiges mortes de houblon s'espacèrent, un clocher, aux arêtes dures, perça le ciel, le reste des bâtiments étant caché dans la soudaine dépression qu'entourent les murailles claustrales. Il franchit la porte à plein cintre, et devant cet asile apparut de nouveau dans son ensemble et que des bosquets touffus, accrochés aux falaises, encadraient, il ne put retenir un cri d'étonnement. Il lui sembla qu'en ce domaine que la rivière embrassait, étreignait comme pour l'immobiliser, l'empêcher de rejoindre le plateau monotone qu'elle avait rongé, — cette terre étant sienne, amoureusement enrichie, drainée et plantée, — son âme se dilaterait encore, trouverait en cet espace mesuré et pacifique, le lieu de son développement naturel.

Séduit par le charme de ce couvent désaffecté, M. de la Villemarqué l'avait, à de bonnes conditions, transformé en institution libre que fréquentait la jeunesse élégante de Saint-Prifon-les-Bains. Les dortoirs occupaient les combles spacieux et les classes, faites

de cellules accouplées, recevaient des tilleuls, des ormes et des champs, un éclairage doux et végétal qui reposait. A cette heure, la plaine fermée, où l'ombre s'insinuait avec les eaux, s'endormait sous son toit rutilant. Aucun bruit n'en réveillait les échos. Une poule mécanique et solitaire picorait devant la porte d'entrée. Charles s'avancait, timide presque, en ces lieux connus, mais que l'absence de cris, de mouvement rendait méconnaissables, hostiles. Les élèves rentreraient le lendemain ; lui les précédait, comme pour s'adapter à l'avance et les recevoir en maître, sûr de soi.

Quand il pénétra dans sa chambre, imprégnée d'une odeur vieillotte, une telle tristesse l'envahit que les forces lui manquèrent et qu'il s'affaissa dans un misérable fauteuil de toile cirée. Sur la table, les objets brassés en hâte au moment du départ gisaient encore pêle-mêle. Un courant d'air poursuivait sur le sol les débris d'une gerbe de fleurs depuis longtemps fanée, des lettres, des enveloppes. Mais Charles ne se baissa point, il n'eut pas même l'intention de pousser la fenêtre. Durant les trois heures de voyage, le jeune surveillant du collège de Bellerive avait multiplié les liens familiaux, fatigué sa tête d'images confortables. Il était parti au milieu d'une atmosphère adhérente où il continuait de vivre. Par transparence, il voyait le papier à ramages, le plancher de sapin, les chaises dépareillées et aussi quelques reproductions de chefs-d'œuvre qui détonaient en ce mauvais goût. Mais ce que ses mains touchaient, ce que ses yeux rencontraient d'abord en l'espace importé d'ailleurs, ce par quoi ses sens étaient charmés immédiatement, c'était des murs aux teintes choisies, des parfums de capucines, de giroflées, des voix discrètes, assez heureuses pour ne pas rompre le repos dominical et capables de l'enchanter. Jamais il n'avait ressenti aussi cruellement l'exil rendu très cuisant parce qu'il n'était pas le fruit d'un simple changement, mais le résultat de la présence simultanée et continue d'une existence aride saisie à travers des formes agréables et touchantes.

Il respirait faiblement, le corps penché, les yeux étroits et durs, le visage attentif cependant au bien-être qui l'envahissait, la bouche un peu ouverte de désir et de joie. C'est que deux films se déroulaient, superposant leurs épisodes distincts et séparés par le lieu, la couleur et l'esprit.

Charles voyait sa mère, toujours plus aimée en raison de l'expérience qu'il en avait. Ce cœur et cet amour né de lui, incommensurables, sans bornes et sans fond, inouïs de ressources imprévues et improvisées au gré des circonstances, de sacrifices nouveaux, de délicatesses, il les connaissait non pas d'une manière positive qui les aurait limités, mais par l'élimination des défaillances égoïstes. Il savait que cette femme s'entourait de sa vie à lui, s'assimilait son existence, pour se le rendre plus proche, — pour le porter encore, dans ses entrailles, le sauver, le guérir, — comme lui vivifiait l'absence

par une véritable évocation. Autour de lui, active en ce milieu factice et précaire, il la contemplait dans ses démarches glissantes, ses attitudes résignées et nobles sous la main de Dieu qu'elle épousait. Il n'avait appris d'aucune créature l'éblouissement de l'amour, cette faim lui manquait (non pas indigence, mais satiété, possession éminente), il l'exploitait à l'état pur et natif. Il suffisait d'un regard sur cette braise irradiante pour apaiser les révoltes, pour susciter tous les héroïsmes.

Voici donc la mesure, la règle d'or qu'il imposait au monde pour le juger. Entreprise décevante, suprême folie ! De ces rapprochements, il ne retirait que mélancoliques soucis et que pitié méprisante, parfois. Sa mère, peut-être, aurait assoupli le roseau et cherché le contour ; lui, rebuté par l'illusoire incompatibilité, s'éloignait, douloureux, se blottissait frileusement en sa pensée, se jetait sur le giron maternel, comme un enfant malade, — que n'avait-il cinq ans et les mains dévorées par le froid de la neige, il aurait pu les tendre, les confier comme autrefois à ces mains creusées en berceaux et tièdes délicieusement. Les rougeurs du ciel peintes sur la molasse des falaises d'en face et reflétées par elles emplirent la chambre d'une lueur dont l'intensité pâlit. L'ombre parut d'abord chassée au dehors par l'insolite retour du soleil, puis elle revint à la charge, avec une constance têtue, triompha pleinement et s'asservit les meubles timorés et dociles à cette tyrannie de la mort. D'un geste, il aurait pu rompre le charme, aveugler son âme de clartés électriques. Il ne bougea pas. L'éclairage des rochers qui passaient au bleu cendré fut le signal d'un changement. Il avait confié ses deux mains à celles de sa mère, il y puisait chaleur et vie, et cette transfusion miraculeuse le béatifiait à l'instant que sous ces visions de paix surgissait un spectacle plus âpre.

Il avait besoin de courage, d'enthousiasme, d'ivresse même pour affronter un nouveau trimestre et quand il croyait partir avec une âme rafraîchie, décidée à ne pas faire cas du passé, à reprendre son devoir les yeux bandés et circonspects dans l'interprétation des indices révélateurs, les conclusions de son enquête instinctive lui revenaient si brutalement que les efforts qu'il tentait pour les repousser excitaient en son imagination une chaîne de faits indéniables.

Ces jeunes gens — presque tous ? — dont il avait la garde, Charles s'en vint à se demander, — à tort, peut-être, — si leur vie était chrétienne, tant les paroles qui leur sortaient de la bouche et du cœur portaient le signe du désenchantement et de la corruption précoce. Ne s'appliquait-elle pas à l'extérieur comme un masque de comédie, un habit de monsieur sérieux qu'on range le soir, au pied de son lit, puisque leurs actes les plus ordinaires, leurs paroles les plus spontanées étaient comme saturés d'indécence ? Sans doute, ils portaient, devant le monde, des vêtements aux plis sévères, d'une main distraite, vaniteusement consciente, ils rectifiaient leurs cra-

vates, la disposition de leurs cheveux, bien plus, grâce à une timidité feinte ou héréditaire, un mot léger prononcé en compagnie les couvrait de confusion ; mais alors, ils se donnaient en spectacle. ils jouaient un rôle, sans défaillances et si parfaitement que Charles, sans d'étranges déconvenues qui le dessillèrent, les aurait placés, de confiance, sur les autels.

Une chaleur humide coulait des frondaisons accablées de soleil. Sous les arbres, tapies et traquées par les flammes verticales, des ombres au grain serré. Ailleurs, de vastes plans brûlés, où personne ne s'aventure. C'était l'heure trouble de midi. Dans l'herbe, tendre sous les haies, les corps s'allongeaient, les bouches pâteuses et gourmandes mordaient les tiges savoureuses de suc amers. Les branches largement déployées des ormes protégeaient le sommeil d'une mare captive de ses algues flasques et glauques. Sur le tranchant des feuilles d'iris montaient, gauchement, des larves ; les libellules en sortaient avec effort, elles déplaient leurs ailes chiffonnées, allumaient un point de l'espace et folles, cousaient d'une aiguille fulgurante, les rives les plus claires. A intervalles réguliers, une grenouille, à ventre mauve taché d'orange, ouvrait ses yeux d'or et se gargarisait. D'autres, dissimulées parmi le cresson, faisaient : « Hou ! Hou ! » en sourdine pour ne pas rompre le redoutable silence de l'été. Une voix humaine plus stridente s'élevait parfois des refuges, puis se taisait brusquement, honteuse de sa répercussion inattendue ou lasse de son élan.

En retrait, un filet d'eau frappait à petits coups le cristal d'un bassin, couleur de mousse et de terre, brouillant à plaisir l'opiniâtre reflet des feuillages qu'une tempête semblait agiter. Charles évitant la fournaise centrale, suivait les bords de la cour mal délimitée par une plantation discontinue de sapins taillés. Ses pas, mangés par le gazon ou la terre poussiéreuse, ne révélaient plus son avance. Il ne songeait à rien. La fraîcheur attiédie que les masses de verdure distillaient sans répit le comblait d'une joie sereine. Le fluide embaumé de tilleul trop mûr qu'il absorbait à pleins poumons gagnait ses membres et les recréait. Dans son pays, à cette saison, il parcourait des allées riches des mêmes odeurs et parfois, une pluie de fleurs célestes et tourbillonnantes s'abattaient sur lui, et, le touchant de l'aile, le faisaient sourire d'émoi. Il cueillit un rameau, palpa la chair émouvante des feuilles glacées et mielleuses en leur partie supérieure, dessous, revêtues d'argent froid pour éclairer la profondeur des voûtes. Sa contemplation l'avait entraîné aux extrémités de la cour, tout proche d'un bouquet de lilas. Sur son chemin, il avait semé des brindilles dépouillées de leur écorce, des feuilles mutilées par ses doigts patients et réduites à leurs nervures.

D'une oreille distraite, il recueillait des bribes de conversations chuchotées derrière le rideau feuillu, voix diversement timbrées, qu'il reconnaissait à peine, mots détachés sur un bourdonnement

presque imperceptible mais que l'on devinait. Involontairement, l'intensité d'un dialogue anonyme augmenta ; Charles ne pouvait plus s'abstraire, il écouta.

— On a lu ce bouquin ?

— Oui.

— Ou ?... Ici ?... Ils sont fous !

— Je regrette, on l'a brûlé.

— Quand ?

— Au mois de mai, là-bas, près de l'eau qui a emporté les cendres et gardera le secret.

Charles rougit d'un plaisir fugitif aussitôt maîtrisé. Son visage se contracta de détresse et il dut comprimer les battements de son cœur. Il s'immobilisa et ferma les yeux pour réfléchir. Il avait redouté et convoité tout à la fois cette heure. Il l'espérait sans l'attendre. Machinalement, il sortit de la poche intérieure de son veston un portefeuille qu'il ouvrit ; d'une enveloppe, il retira un fragment de papier roussi par le feu sur lequel les caractères altérés se détachaient en brun.

C'était un coin de la page soixante, avec cinq lignes tronquées et les premières lettres d'un titre provocateur. Charles Godel parcourut ce texte découvert, par hasard, deux mois auparavant. Le débris lui avait suffi pour classer l'auteur et aussi ceux de ses élèves qui le cultivaient.

Un dimanche soir de mai, vers six heures, Charles avait quitté sa chambre chaude. Quelques bonnes sœurs cuisinières, assises en rond sous le marronnier d'Inde, bavardaient, discutaient des affaires du « bon Dieu » avec des yeux blancs, des rires enfantins et des gestes menus, un peu roses d'animation en leurs coiffes laiteuses ; d'autres disposaient les bouquets du mois de Marie, mais toujours mal, les tiges trop courtes, les corolles tassées, en sorte qu'elles les privaient de leur élégante individualité faite de solitude aérée. Le soleil touchait encore les toits, les façades aveuglantes entre leurs bandeaux de molasse, les quatre tuyas, rigides sentinelles de la fontaine aux voix grelottantes. Il obéit à la pente du chemin qui l'invitait, à l'ombre, au petit bois dont les branches flexibles faisaient une charmille plaisante. Dès qu'on en franchissait le seuil, un parfum de muguet vous dilatait l'âme. On se penchait à droite, à gauche, pour cueillir les simples fleurs de porcelaine dissimulées sous leur feuille. Elles vous narguaient parfois, toutes visibles et introuvables et leur exhalaison agaçait la recherche.

Charles qui envoyait chaque année une boîte de ces fleurs à sa mère, — ne savait-il pas qu'elle les dédiait avec des myosotis, à une Vierge transfigurée, dès que les ténèbres menaçaient la chambre, par les flammes de bougies minuscules, — s'engagea dans le fourré, le corps plié en deux, la main gauche à la hauteur du front pour écarter les ronces et recevoir la coupure des baguettes élastiques. Il eut la chance de repérer plusieurs champs de muguet dont il fit



ample provision. Il en forma quatre gros bouquets qu'il entoura d'un diadème de feuilles et il réunit les tiges avec de longues herbes tressées. A force de marcher sans direction, il parvint à la lisière du bosquet ; il écarta de la tête les broussailles plus épaisses qui en défendaient l'entrée : la végétation cessait brusquement. D'une poussée d'épaule, il se dégagea des liens qui le retenaient prisonnier, l'enchaînaient mystérieusement pour le détourner d'une promenade que son instinct lui soufflait, les deux bras en avant afin de ne pas endommager son butin.

Une grève de sable d'un gris scintillant le reçut ; les pas s'y marquèrent à peine, la matière meuble cédant à la pression du pied comblait aussitôt les vides, amollissait les empreintes. Quelques mètres plus loin, la rivière glissait, silencieuse et lente, sur un banc de pierre limée. A suivre ce courant dont les rares ondulations travaillaient le rivage, balayaient des restes de bois mort, on était pris de vertige et il fallait, pour se remettre, fixer longtemps les crêtes forestières que le soleil transperçait. Charles s'avança jusque sur un promontoire qui avait modifié le lit de la Sarine, car les eaux rejetées par l'obstacle sur la rive opposée usaient les parois et décrivaient une courbe belle à voir. De cette pointe engagée dans la rivière, Charles, du regard, pénétra un peu dans la vallée, découvrit le pont suspendu repeint en rouge qui permet de gagner à loisir la « Ferme » et « l'Abbaye ».

La brise se leva qui mit en mouvement, sur leur tige, toutes les feuilles crépitantes des trembles. Charles revint sur ses pas ; devant lui couraient, chassées par le vent, des paillettes, des aiguilles de sapin. Elles se butaient à toutes les aspérités du sol, roulaient sur elles-mêmes, s'obstinaient à l'abri d'un caillou plus saillant ; mais un souffle nouveau les emportait vers la rivière, à la surface de laquelle on les voyait ensuite flotter, tourner sans cause.

Il réglait sa marche sur l'allure de ces corps ténus, les yeux fichés en terre. Quand l'un disparaissait, il en choisissait un autre auquel il attachait ses yeux, extrêmement curieux de ses acrobaties et de sa fortune. Aucun devoir ne le rappelait au collège ; les élèves étudiaient sous la surveillance d'un collègue. Comme la solitude le restaurait, le transportait ! Une étrange activité régnait en son esprit parce que ses sens captivés ne l'importunaient plus ; des rythmes, des mélodies, des nuances, des formes accordaient leurs jeux subtils, s'engendraient, se complétaient, un art étant comme la fleur, le pinacle de l'autre qui lui servait de tige ou d'appui. Au milieu de cette fête spirituelle, il s'élança spontanément à la suite d'un papier calciné dont la présence l'intriguait. Après quelques détours, il l'atteignit, à l'extrême bord de la grève. Il aurait suffi d'une haleine pour le précipiter dans le courant plus rapide à cet endroit. Charles, debout, examina fiévreusement cette mince trouvaille pour laquelle il n'aurait pas craint de se mouiller, tant est puissante l'avidité de connaître,

de déchiffrer les moindres écritures, surtout si elles sont incomplètes. Un fragment de journal, sans doute ; une page de cahier, peut-être, que le vent arrache à ces grands feux dont la fumée plane à hauteur d'homme sans se dissiper, aspire dans les airs et transporte au loin. Non. Qu'était-ce alors ? Il fallait enlever délicatement la poussière et la cendre qui encrassait le texte. Une vive rougeur monta aux joues du jeune homme ; malgré les rognures, le sens apparaissait dans toute sa brutalité, basement corrupteur. Le verso n'était pas plus édifiant. Il y avait à parier que le volume d'où provenait cette page ne valait pas mieux que ces extraits. Le volume ! Oui, ce volume, d'où venait-il ? L'hypothèse d'un passant, d'un promeneur d'occasion, on pouvait l'écartér. La seule route praticable pour gagner ce lieu passait sous les fenêtres de Charles. Alors ? Alors, cette piste, on devait l'abandonner. Ce document n'était pas tombé du ciel. Charles Godel parcourut méthodiquement l'étroite bande de terrain déroulée entre le bois et la rivière. Nulle trace de pas. Les plages sablonneuses sont taciturnes, elles avalent le passant, elles digèrent son souvenir. Ces creux semblaient naturels, trop irréguliers pour figurer des vestiges d'empreintes. Il étouffa un cri. Entre deux pierres plates, une substance noirâtre persistait, des écailles recroquevillées qui se brisaient entre les doigts. On avait allumé ce feu dans la journée. Qui ? Les seuls visiteurs connus étaient, en semaine, les deux filles de l'économe, brune et blonde, qui se divertissaient à tracer sur le sable les profils amusants des professeurs et le dimanche, les élèves à qui le règlement permettait, une heure avant la messe chantée, une fugue dans le bois, lorgné tous les jours, des fenêtres de classe. Ils s'y perdaient en groupes, et revenaient, toujours essoufflés, avec des fleurs particulières à cette terre promise. Les élèves ! Ils passèrent dans son esprit comme une charge de cavalerie au cinéma, au risque de le renverser. Il n'eut pas le temps de les reconnaître. L'écran parut vide : eux fuyaient. Avec plus de calcul, il reprit son inspection. Leurs visages honnêtes le rassuraient trop, il les licenciait, un à un, avec un certificat de moralité et de bonne conduite comme en délivrent les syndics de village. Cette seconde enquête ne fut pas plus fructueuse que la première. Déconfit, Charles résolut d'attendre, de juger sur la mine, de travailler d'après nature, en pleine pâte. Il rentra moins vif et quitta sans regret le petit bois aux mornes histoires. Les jours suivants, il parla moins que d'habitude. Il se sentait la poitrine oppressée, la gorge prise d'angoisse et il regardait fixement, devant lui, quelque chose de vague, de flottant : une main de papier jauni. Il essayait de donner un corps à ses soupçons, il esquissait des visages, les effaçait, par scrupule ; sa mémoire, inventoriée jusqu'en ses replis, déprimée par la contention, lui livrait ses trésors enfouis ; il en brassait les ténèbres, infatigable, il plongeait ses filets, sans relâche, à l'improviste, dans les bas-fonds où dorment les souvenirs. Rien, toujours rien. Cette

aventure l'exaspéra d'abord, elle le remplit d'amertume ensuite. Ce fragment de papier qui voltigeait de tête en tête, sans jamais se fixer, — comme un papillon en quête de « sa » fleur, — se multiplia et se posa sur chaque élève, non pas d'une manière définitive, mais en attendant. Charles souffrit cruellement. Il lui en coûtait de vivre au milieu du mystère, séparé de ces jeunes gens par une sorte de répulsion qui s'étendait à tous sans les atteindre particulièrement. Il restait affable pour ceux qui l'abordaient et manifestait de la froideur à l'ensemble. Par ce moyen, il sauvait la charité, et il échappait au risque d'être joué. En leur présence, gêné par l'essaim des souvenirs, il devenait gauche, extrêmement timide ; un rien lui faisait perdre la parole ou l'arrêtait sur ses lèvres, et, de se sentir muet, stupide, au milieu de leur grosse gaité, il s'assombrissait encore et s'enfonçait plus avant dans sa mauvaise humeur. Par convenance, il essayait de s'intéresser à ces plaisanteries, répondait par monosyllabes, espérant toujours que la phrase qu'il méditait, la réplique aisée qu'il composait au moyen d'éléments rétifs, disparates, viendraient à jour, mais il ne pouvait se mettre au ton. Il en résultait une gêne. Son arrivée dans un groupe le cristallisait et, quand il s'éloignait, une rumeur grandissante, des rires sans préparation, parce qu'ils étaient la suite de ceux qu'il avait interrompus, lui parvenaient, le frappaient comme d'une pierre au cœur. Etrange renversement ! C'est lui qui portait la honte, il fuyait en coupable devant ses juges, il évitait les rencontres, usait d'une stratégie savante pour renvoyer une entrevue : à l'aise seulement dans son rôle officiel de gardien des lois. En lui devenait toujours plus impérieux le désir de connaître le lecteur. La pensée qu'il ne le rejoindrait jamais, que jamais il ne donnerait réponse à l'énigme le déprimait. Le coupable vivrait insouciant, il mangerait son pain dans l'allégresse. Durant les heures de silence, à quoi rêvait-il ? Le feu de ses blessures le tenait-il en haleine ? Sa faim d'immondices avait-elle grandi ? Quel autre livre son œil vorace contemplait-il, les jours de sortie, dans l'innocente vitrine des kiosques ?

Charles l'imaginait tour à tour très pervers et bourrelé de remords, — ou simplement balle idiote entre les mains du démon ? — il édifiait une vie, la suivait dans ses méandres ; à tâtons, il remontait les années, supputait les défaillances, les redressements, assistait aux embûches, aux révoltes (s'il y en avait), aux retours pleins de candeur et de joie puérile, plus douce qu'une aube de première communion, qu'un soir de mois de Marie. Cependant, dès que l'écheveau lui livrait un fil, Charles tremblait, il n'osait plus tirer. L'ignorance faisait son bonheur et son tourment. Quel profit escomptait-il de sa découverte ? Un être, le plus cher, qui sait (puisqu'il les aimait avec une véhémence cachée), — n'était-ce pas son amour refoulé par ses soupçons qui le faisait souffrir et provoquait une espèce de congestion sentimentale sans qu'il pût y remédier, — un être

lui deviendrait odieux sans qu'il osât le secourir. Il préférerait les déprécier tous un peu plutôt que d'en sacrifier un seul complètement. Si on lui avait dit : Choisissez, votre bouche désignera la victime à coup sûr, il aurait écarté cette épreuve, à la fois consterné de sa faiblesse et satisfait de son recul. Les semaines n'épuisèrent pas le sujet. Le temps si habile à miner nos affections n'usait pas en son âme ces deux sentiments affrontés. Comme l'acide corrode les plaies et les rend plus sensibles à la douleur, ils s'exaspéraient mutuellement, car ce qui apaisait l'un désespérait l'autre. Ce combat intime eut sa répercussion dans la vie de Charles. Son visage maigrit, sa taille se courba, ses yeux navrés, lointains, cherchaient, au-dessus des têtes, un monde meilleur, utopique. Il perdit confiance en l'apparence des choses, soucieux toujours de creuser, de lire les intentions dernières. Déjà porté au silence par nature, il s'entoura d'une zone imperméable où sa pensée, à travers les purifications qu'il jugeait nécessaires, urgentes, cruellement, s'élaborait. Il lui fallait traverser, à tout prix, ce désert de l'amour. Il en sortirait cuirassé contre le monde. Le contact du mal, au lieu d'émousser son instinct de perfection, l'exaltait, le comblait de forces bénies. C'est que le péché, auquel il se prêtait avec amertume, n'occupait que les abords de son âme qui conservait une espèce de fraîcheur au milieu de ses égarements. Il succombait par surprise, mais retrouvait, aussitôt, une innocence d'autant plus délicate qu'elle devenait consciente et acquise. Grâce à ce contrôle permanent de ses feintes et des fraudes d'autrui, Charles développa ses facultés d'observation. Muni d'un instrument aiguisé par l'expérience, il disséquait, analysait, concluait. A des actes, des gestes, des paroles, qu'il avait supposés indifférents, il donna un sens perfide, une valeur piquante dont il demeurerait surpris. Des masques tombaient, des âmes se dénudaient, quelquefois étonnantes de beauté refaite, — avec les points de suture proéminents, la main de Dieu marquée deux fois sur l'argile molle, — souvent creusées d'abîmes jamais comblés : l'âme se dévorant elle-même. Il parvenait à la vérité par des voies douloureuses : ce triage des hommes suivant leur poids spirituel l'acculait à des réformes personnelles, modifiait ou renversait ses affections et ses antipathies.

Le déchet que cette opération comporte l'atterrit. Il en arrivait à cette conclusion que peu d'hommes vivent humainement, — c'est-à-dire placent leur intelligence dans une atmosphère, humble complice de son travail, — et que sur ce nombre, très peu se livrent aux influences surnaturelles, au point d'en être enivrés, pétris. Aussi les déchéances, si elles touchaient son cœur, ne bouleversaient plus sa conception du monde : elles étaient dans l'ordre des possibles ; puisque les digues n'existaient plus, démolies à plaisir, le fleuve de boue avait champ libre, il s'épandait.

Et voici qu'on lui offrait un nom, — le nom, — qu'on mettait un terme à ses minutieuses déductions ; il n'avait qu'à se révéler

par un accès de toux, à franchir, impérieux, le buisson derrière lequel les deux enfants échangeaient leurs confidences. Il apprendrait tout, il publierait tout, il punirait. Ce fut le premier mouvement, la complaisance dans l'amour-propre satisfait : enfin ! A la réflexion, il hésita. Ce triomphe lui parut commun, infiniment triste. Il tourna le dos au lilas, franchit, sur la pointe des pieds, une distance considérable. Puis, sûr d'échapper aux regards des malheureux, il traversa la cour à grandes enjambées, s'enfuit à l'église, toute verte de son cadre de feuilles et pria longtemps, la tête serrée dans ses mains. Quand il se releva, il avait les yeux rouges.

Les vacances n'amènèrent aucun changement, elles ne purent dissiper le malaise. La froideur dédaigneuse de Charles, à la longue, fondue sous le rayonnement de la grâce, se fit pitoyable. Il avait peur de son cœur trop faible, trop indulgent. Il se défendait, mal, contre un envahissement d'excuses, d'atténuations qui blanchissaient ses élèves.

Deux trimestres s'écoulèrent encore. L'incertitude renaissante rendait la vie commune presque intolérable. Charles avait recours à la fuite. Un jour passé dans sa famille le remplissait de sérénité, lui donnait l'illusion de l'oubli, et le bienfait de ce bain insensibilisait son âme durant toute une période.

Ce soir, le mal, plus fort que le remède, déferlait comme une vague. Les voix implorantes et plaintives des hommes, étouffées par le mugissement continu des accusations, des reproches, perdaient la chance d'être entendues. Charles Godel, la tête en feu, bourdonnante, se traîna jusqu'à la fenêtre où il s'accouda ; la nuit n'absorbait pas ses pensées, car en ce désert de l'âme que les flammes léchaient, Dieu mystérieusement semait la prière aveugle et tenace qui ébranle les portes du ciel, tandis que la fontaine frivole, déjà chantait ses airs d'été.

Edgar VOIROL.

---

## Surmenage et « malmenage » scolaires

---

Les *Etudes* des PP. Jésuites du 20 décembre dernier contiennent sur cette question un article intéressant du P. Datin, qui ne peut qu'intéresser nos lecteurs. En voici un résumé et quelques passages essentiels. Il vise surtout l'enseignement secondaire classique.

Y a-t-il surmenage ? Le P. Datin répond franchement oui, mais il est moins grave qu'on ne le dit et sa cause n'est pas uniquement l'enseignement. L'esprit de l'adolescent souffre plus d'un « malmenage » que d'un surmenage, du fait de la classe tout au moins.

Depuis le milieu du siècle dernier, on se plaint du surmenage scolaire. Des écrivains de renom dénoncèrent le péril de programmes surchargés et d'horaires trop étendus : Thiers, Laprade, Duruy, Gréard, Taine. L'Académie de médecine de Paris instituait sur ce thème un grand débat en 1886-87. Et le « désastre » du baccalauréat de 1929 a suscité dans la presse, dans les centres pédagogiques et médicaux, dans les familles, de nouvelles et âpres récriminations.